

1^{er} SUJET : CONTRACTION DE TEXTE

Les intellectuels africains ont des points communs parmi lesquels la croyance à la sorcellerie occupe une place de choix. De nombreux intellectuels, qui ignorent que ce fléau est mondial, vont jusqu'à considérer la sorcellerie comme une valeur traditionnelle africaine qui doit être gardée jalousement pour que l'Occident ne la dérobe pas. Si vous vous risquez à leur demander ce que c'est que la sorcellerie, certains vous regarderont comme si vous étiez un demeuré tant la réponse est évidente [...] D'autres, plus modestes, vous diront : « Ce sont des choses compliquées et il vaut mieux ne pas se mêler des histoires de villageois. Moins on en parle, -mieux ça vaut ! »

Pourtant, il faut bien en parler, en discuter et en faire même une étude approfondie parce que la sorcellerie se vit effectivement au quotidien à tous les niveaux de l'échelle sociale dans les domaines social, culturel, économique et politique. Allez par exemple dans un centre hospitalier et faites faire un sondage sur le nombre de malades convaincus que leur état est lié à des sorts jetés par des sorciers. Vous serez édifié.

Les journaux font état chaque jour de nombreuses exactions exercées sur de pauvres citoyens accusés de sorcellerie sous l'œil presque bienveillant des forces de l'ordre et de l'autorité politique qui ne « veulent pas se mêler des histoires du village ».

Dans certains pays africains, on traque les Albinos pour les offrir en sacrifice à des fétiches pour devenir « riche », et dans d'autres, ce sont de pauvres vieilles veuves sans défense qui sont humiliées, puis bannies de leur communauté pour avoir « mangé » des âmes de parents ou de voisins. Nos hommes politiques ne sont pas en reste : leurs meilleurs conseillers sont très souvent des analphabètes réputés grands sorciers. En fait, si tout le monde s'accorde à dire que la sorcellerie est une réalité sociale, il n'en est pas de même pour le contenu que l'on met dans ce concept. Les intellectuels africains doivent en débattre afin de lui donner un contenu et un contour précis et déterminer ses causes profondes liées à nos réalités sociales. Ils n'ont pas le choix, sinon, ce sera une « démission intellectuelle » flagrante comme dirait l'Enseignant-chercheur ivoirien BOA Thiémélè Ramsès.

Ailleurs, comme en Europe par exemple, si on ne parle presque plus de sorcellerie en milieu urbain, c'est que, d'une part, les Enseignants-chercheurs surtout, par leur abnégation, ont élucidé la plupart des mystères de la nature qui constituent les fondements de ce phénomène et, d'autre part, le taux d'analphabétisme y est négligeable. Toujours en Europe, jusqu'au XVII^e siècle, les personnes accusées de sorcellerie étaient soumises à « la question extraordinaire », puis terminaient sur un bûcher, sur la place publique, sous l'œil vigilant des inquisiteurs.

L'école coloniale a éloigné la plupart des intellectuels africains des « affaires » du village dès leur bas âge. Ils ont été convaincus du caractère « satanique » des rites initiatiques et ils les ont méprisés. Ils en paient aujourd'hui le prix fort : leurs promotionnaires d'âge restés au village les manipulent et les rançonnent à volonté.

Combien de ces intellectuels se sont sentis obligés de contracter des prêts bancaires pour satisfaire les fantasmes d'un vieil oncle du village supposé grand sorcier qui chercherait un prétexte

pour les « dévorer » ? Combien d'entre eux sont rackettés chaque fin de mois pour faire faire des sacrifices afin de conjurer un prétendu mauvais sort qui, comme l'épée de Damoclès, les menacerait continuellement ? Les cas sont légion et les intellectuels exécutent sagement et avec application les « ordres » reçus des villageois, convaincus que ces derniers détiennent, entre leurs mains, leurs « racines ».

En réalité, les intellectuels africains ont peur de la sorcellerie. Et comme le dit Guy de Maupassant : « On n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend point. »

Pour se libérer de cette peur de la sorcellerie, les intellectuels africains savent ce qu'ils doivent faire : mettre fin à la politique de l'autruche qu'ils ont longtemps adoptée.

Bali NEBIE, Prologue de *Le Roi du Dja-djo*, Ed. Jethro SA, pages 10-12.

QUESTIONS (20 points)

1. Résumé (8 points)

Résumez ce texte de 681 mots au quart de sa longueur. Une marge de 10 % en plus ou en moins sera tolérée. Vous indiquerez, à la fin de votre résumé, le nombre de mots utilisés.

2. Vocabulaire (2 points)

Expliquez, dans leur contexte, le sens de :

- les rançonnent à volonté ;
- la politique de l'autruche.

3. Discussion (10 points)

Guy de Maupassant cité par Bali NEBIE affirme : « On n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend point. »

Que pensez-vous de cette affirmation ?

2^{ème} SUJET : COMMENTAIRE COMPOSÉ

Être mère

Être Mère c'est être tout.
Être Mère c'est n'être rien.
Centre du monde, Source de vie.
La Mère c'est la joie, la Mère c'est la souffrance.

Dans la maison remplie d'Enfants
Elle se démène du lever au coucher,
Sans trêve et sans répit
Pourvu que Bébé soit content.

Mais qu'a-t-elle pour récompense ?
La joie d'avoir enfanté,
La misère d'être mère
Mère dans son cœur, seule dans sa maison.

Dedans son silence, dedans sa prison
Elle vit sa solitude et égrène son amertume.
Ainsi vivent ces ombres discrètes,
Ainsi s'éteignent ces nobles martyres de la solitude.

K. D. Bawurosegue Jules SANON
In "*Ténèbres de Lumière*".

Sans dissocier l'étude du fond de celle de la forme, vous ferez de ce texte un commentaire composé. Vous pourriez par exemple montrer le rôle capital d'une mère et mettre en évidence sa souffrance.

3^{ème} SUJET : DISSERTATION LITTÉRAIRE

« Le recours aux langues nationales rend le roman africain plus vivant et plus réaliste ».

En vous référant à des œuvres africaines déjà lues, discutez cette assertion d'Amadou Kourouma.